Convivialite EN FLANDRE
L'accent sur la convivialité
www.convivialiteenflandre.org

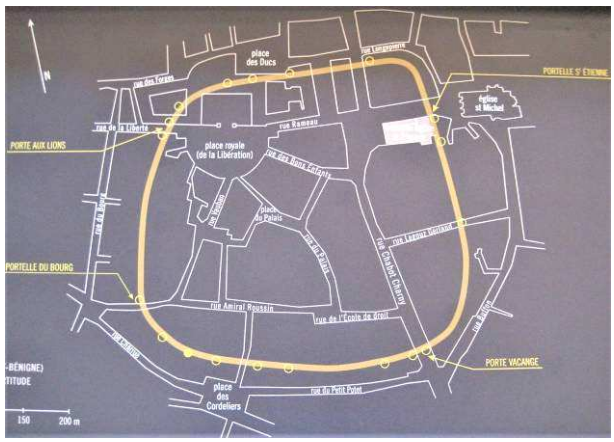
Dijon, c'est Chouette
Du 12 au 14 mars 2020

I – LA VILLE DE DIJON

Depuis vingt siècles

❖ Quelques repères historiques et urbanistiques

Au départ **petite bourgade celtique nommée *Divio***, située sur une position géographique exceptionnelle, la cité se développe jusqu'aux invasions barbares de la fin du IIIe siècle. Elle se protège alors en construisant une enceinte fortifiée constituée de trente-trois tours avec plusieurs portes et un mur d'une hauteur supposée de 9 mètres, le tout représentant une superficie minuscule de 11 hectares.



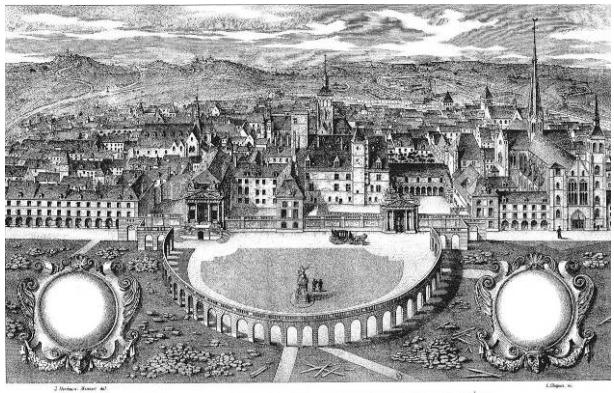
Le tracé reconstitué du *castrum* de Dijon, disparu depuis, sauf quelques rares vestiges encore visibles

Ce ***castrum* gallo-romain aux remparts plusieurs fois renforcés** résiste aux diverses épidémies, famines et invasions jusqu'au Haut Moyen Âge et maintient son essor grâce à la présence de deux grandes communautés religieuses, dont l'abbaye bénédictine Saint-Bénigne, construite à l'extérieur des remparts. À partir du IXe siècle, la ville déborde largement à l'extérieur de l'enceinte gallo-romaine autour de cette abbaye et au-delà.

La cité médiévale se développe durant le long règne des ducs Capétiens de Bourgogne (1031-1362), mais doit subir en juin 1137 un gigantesque incendie qui ravage la ville. Les ducs engagent ensuite la construction d'une nouvelle enceinte qui englobe la totalité des faubourgs déjà développés, préservant une superficie totale environ dix fois supérieure à la première enceinte (97 ha). Celle-ci contiendra l'essentiel de la vie urbaine jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. C'est au milieu de cette époque que sont notamment construits le Palais des Ducs et les églises gothiques Notre-Dame et Saint-Bénigne.

Le duché de Bourgogne est ensuite le fief des Ducs Valois, appelés Grands ducs d'Occident (Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, de 1363 à 1477) et, avec eux, Dijon connaît une expansion et une renommée extraordinaires. Constructions, transformations, émulation artistique, développement de l'artisanat et du commerce, la ville devient un des lieux les plus actifs du style gothique européen puis de la grande Renaissance avec les hôtels particuliers et maisons de riches bourgeois.

L'enceinte fortifiée est encore plusieurs fois modifiée : après le siège des Suisses de 1513 et puis, un siècle plus tard, pour adopter un système défensif avec une configuration type Vauban. Enfin, **en 1678, le rattachement de la Franche-Comté au royaume de France** rend les fortifications inutiles. Dijon n'est plus une ville frontière et peut s'agrandir.


Le logis du roi et le palais des États de Bourgogne à la fin du XVIIe siècle. Jules Hardouin-Mansart , architecte.

Elle traverse alors **la période classique comme un âge d'or** marqué par une intense activité architecturale qui remodèle la cité : **la place royale en hémicycle** (par Jules Hardouin-Mansart), le palais des États qui agrandit le palais des Ducs, rues percées, parc et château… Se mêlent ainsi dans la ville les hôtels de style classique, les édifices prestigieux des parlementaires, les belles demeures bourgeoises et les modestes maisons du peuple.

Parallèlement se développent au cours du XVIIIe siècle les supports d'une activité intellectuelle brillante : Université, Faculté de Droit, Académie, École des Beaux-arts, musée. Et Dijon accède au rang d'évêché.

Avec la Révolution, Dijon rétrograde de son statut de capitale de province à celui de chef-lieu de département. Une partie de son patrimoine monumental est détruit et, durant quelques décennies, la ville se trouve surdimensionnée par rapport à son rayonnement potentiel.

Avec le XIXe siècle, c'est la ville industrielle qui se développe progressivement : sont terminés le canal de Bourgogne puis le réseau d'alimentation en eau proposé par l'ingénieur Henry Darcy pour lutter contre l'insalubrité ; surtout, la ligne de chemin de fer Paris-Dijon-Lyon-Marseille est inaugurée en 1851 et c'est le développement des abords de la gare.

L'ingénieur Henry Darcy

Gare de Dijon-Ville inaugurée le 1er juin 1851 en présence du Prince Louis-Napoléon, Président de la République

Le tramway dans la rue Rameau à la fin du XIXe siècle

Après la guerre de 1870, la ville devient une place forte dotée de casernes. De nouvelles populations sont attirées par l'expansion économique, poussées par l'exode rural ou chassées de l'Alsace-Lorraine perdue. En un demi-siècle (1850-1900), la ville passe de 30 000 à 70 000 habitants. Ses remparts sont définitivement rasés et remplacés par des boulevards ; de multiples équipements publics et privés sont construits, les premiers transports publics sont installés (tramway), des activités commerciales et industrielles sont implantées dans les faubourgs.

La ville de Dijon est épargnée durant le conflit 1914-1918 et les projets d'urbanisation se poursuivent ensuite, notamment dictés par des soucis d'hygiène. Les entreprises agro-alimentaires continuent leur activité et d'autres s'installent. Mais la crise de 1929, les troubles sociaux, puis la Seconde Guerre mondiale marquent la fin d'une époque.

Après 1945, les besoins en logement sont énormes, l'État prend les choses en main et l'urbanisme fonctionnel s'impose, c'est l'ère des Z.U.P. (zone à urbaniser en priorité) et de l'industrialisation du bâtiment.

Et avec les « Trente Glorieuses », la ville est tentée par un développement exponentiel, plus haut, plus grand, plus vaste. L'agglomération double en 25 ans sa surface urbanisée.

Le quartier des Grésilles, créé dans les années cinquante au nord-est du centre ville.
Il est maintenant devenu un éco-quartier.

Au début des années 1970, la ville rejette la démesure et choisit de faire vivre le centre ancien revalorisé en harmonie avec son agglomération. Une nouvelle politique urbaine voit le jour.

❖ Les labels et classements patrimoniaux

- **Dès 1966, le centre historique de la ville est défini comme « secteur sauvegardé »** par le ministère en charge de la culture. Il couvre 97 hectares et contient environ 3 000 sites de toutes les époques : églises, maisons, ruelles, palais, hôtels particuliers. Parmi eux, une cinquantaine d'édifices et plus de cent-vingt hôtels parlementaires sont classés ou inscrits à l'inventaire des Monuments historiques.

- **2009 : obtention du Label *Ville d'art et d'histoire*** [1]

- **4 juillet 2015 : inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO des « Climats du vignoble de Bourgogne** ». Cette appellation qui concerne une superficie de plus de 13 ha comprend deux composantes : « La première couvre des parcelles viticoles, les unités de production associées, des villages et la ville de Beaune ; **la seconde est le centre-ville de Dijon** »[2]. Ce centre historique est délimité par les boulevards de style haussmannien reliant les six places principales et les autres quartiers de la ville. Cet hyper-centre est peuplé d'environ 20 500 habitants.

❖ Le parcours de la Chouette

Cette balade dans le cœur de ville où se situe l'essentiel du patrimoine historique permet de traverser les époques et les styles, les ambiances et les particularités, à la découverte du Palais des Ducs et des États de Bourgogne, des églises et des hôtels particuliers, des ruelles et des places.

Le point de départ se situe à l'entrée du **jardin Darcy**, du nom de l'ingénieur qui est à l'origine du réseau d'eau de la ville et où l'on est accueilli par le célèbre ***Ours blanc* de François Pompon**. Sous la butte du jardin, se trouve le réservoir d'origine que l'on peut visiter lorsqu'il est vidé pour maintenance. D'une capacité de 2 300 m^3, il sert à récupérer les eaux de drainage d'un parking souterrain situé à quelques centaines de mètres pour arroser les pelouses du tramway, un geste à la fois écologique et patrimonial.

L'ensemble du parcours est balisé par des petites plaques au sol représentant l'animal fétiche de la ville, la chouette.

Et pour nous, la balade s'achèvera précisément devant la chouette de l'église Notre-Dame.

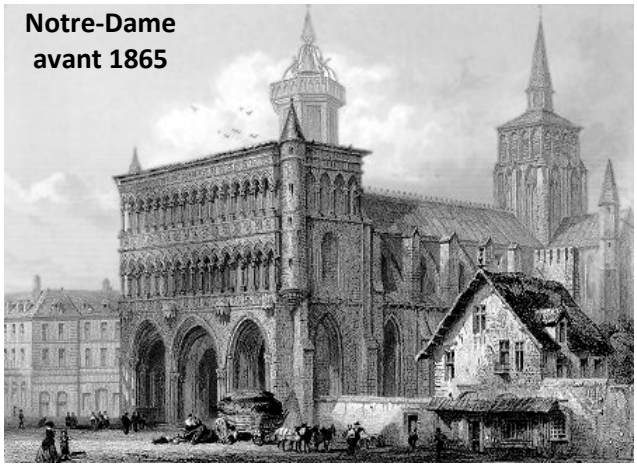
---

[1] Le label « Ville d'art et d'histoire », déposé à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI), qualifie des territoires, communes ou regroupements de communes qui, conscients des enjeux que représente l'appropriation de leur architecture et de leur patrimoine par les habitants, s'engagent dans une démarche active de connaissance, de conservation, de médiation et de soutien et à la qualité architecturale et du cadre de vie. Le terme de patrimoine doit être entendu dans son acception la plus large, puisqu'il concerne aussi bien l'ensemble du patrimoine bâti de la ville que les patrimoines naturel, industriel, maritime, ainsi que la mémoire des habitants. Il s'agit donc d'intégrer dans la démarche tous les éléments qui contribuent à l'identité d'une ville ou d'un pays riche de son passé et fort de son dynamisme.
Source : http://www.vpah.culture.fr/

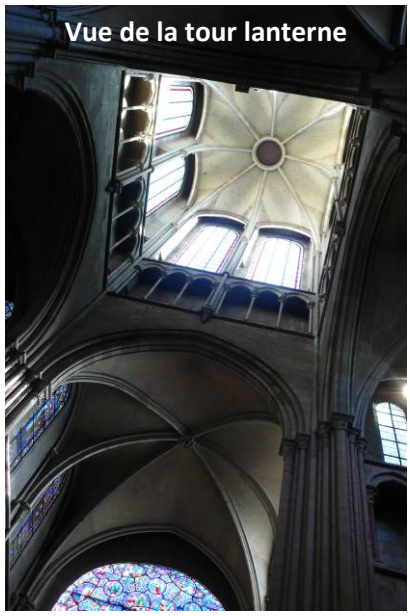
[2] UNESCO, Patrimoine mondial, liste : https://whc.unesco.org/fr/list/1425/

II – L'EGLISE NOTRE-DAME ET SES TRESORS

Repères historiques et architecture


Notre-Dame avant 1865

Sur cette place Notre-Dame relativement étroite s'élève **un chef-d'œuvre d'architecture gothique du XIIIe siècle**, salué par Vauban et Viollet-le-Duc, pour lequel l'architecte (demeuré inconnu) a mobilisé un savoir-faire rare pour édifier un bâtiment comportant une nef et deux bas-côtés, en utilisant surtout les piliers pour supporter le poids de la charpente et de la toiture, tant l'espace au sol était limité.


Vue de la tour lanterne

L'église telle que nous la découvrons a été **restaurée de 1865 à 1884** par l'architecte parisien **Jean-Charles Laisné**[3] avec le projet de lui faire retrouver son aspect supposé d'origine. En particulier l'ancien clocher a fait place à **la tour lanterne** surmontée d'une haute flèche d'ardoise, tour **destinée à éclairer le transept**.

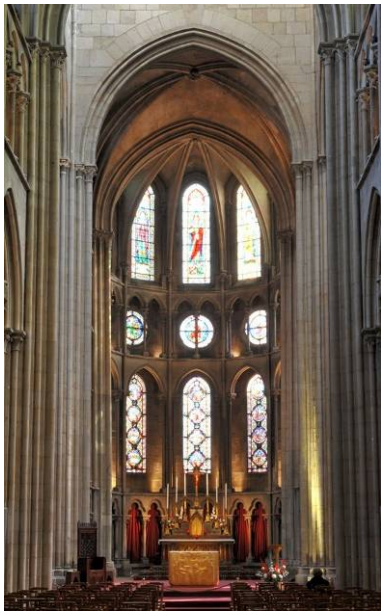
De dimensions modestes[4], l'église Notre-Dame dont le plan est en croix latine orientée, possède un porche, un vaisseau central à six travées de trois niveaux (grandes arcades, triforium aveugle et fenêtres hautes), un large transept avec la tour lanterne à la croisée, et un chœur qui compte quatre niveaux (soubassement, fenêtres à lancettes, triforium percé d'*oculi* au XVIIe siècle et fenêtres hautes).

La façade occidentale à trois niveaux est remarquable par sa surface plane, comme un vaste écran qui masque la structure intérieure de l'église.

Au niveau inférieur, les trois grandes arcades forment **le porche d'entrée** et conduisent aux trois portails dont les voussures, le tympan et les ébrasements étaient originellement ornés de statues et sculptures totalement martelées et détruites à la Révolution.

Aux niveaux supérieurs, deux galeries se superposent, reposant sur des colonnettes avec chapiteaux et bandeaux ornés de **fausses gargouilles.** *(cf. détails p. 6)*

La façade est entourée de contreforts d'angle surmontés de tourelles d'escalier coiffées d'une toiture conique.


Le chœur à 4 niveaux d'élévation

La nef à 6 travées et 3 niveaux

La remarquable façade-écran

[3] Jean-Charles Laisné a notamment terminé la Basilique du Sacré-Cœur à Paris.

[4] Longueur totale : 65 m – Largeur façade occidentale : 19,50 m – Hauteur façade : 18,50 m – Hauteur tour lanterne : 28,60 m.

Les trésors de Notre-Dame de Dijon

Plusieurs particularités exceptionnelles rendent cette église remarquable, trésors artistiques et spirituels dont certains, comme la statue de Notre-Dame de Bon-Espoir, la tapisserie *Terribilis* et la Chouette, sont étroitement liés à l'histoire de la ville.

❖ La statue Notre-Dame de Bon-Espoir et la tapisserie *Terribilis*

Cette statue de Marie en bois – l'une des plus anciennes de France (XIe-XIIe s.) – représentait à l'origine la Vierge assise tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. Elle portait une tunique peinte en blanc, une robe vert foncé et un voile couvrant ses épaules. On l'appelait Vierge noire jusqu'à ce que la restauration de 1945 découvre que le visage sombre ne provenait que d'une couleur apposée au XVIe s. et lui fasse retrouver sa polychromie initiale. La partie représentant l'Enfant a disparu.

Son appellation actuelle date du XVIIe s. après que les dijonnais lui eurent attribué plusieurs miracles alors qu'ils avaient prié et mis toute leur confiance dans cette Vierge : en 1513, la levée du siège d'une armée suisse et, en 1944, le départ des troupes allemandes permettant l'entrée des forces alliées et la libération de Dijon. Ces deux événements se sont produits un 11 septembre.

Et c'est pour commémorer ces événements importants qu'une commande fut passée pour une grande tapisserie qui sera **réalisée en 1946 par le moine bénédictin Dom Robert** (disciple de Jean Lurçat).

Terribilis emprunte son titre à une Antienne inspirée du Cantique des Cantiques : *Tu es belle et charmante, fille de Jérusalem, redoutable comme une armée en ordre de bataille*.

Cette œuvre[5] de grande taille (2,50 m de haut et 4,10 m de large) représente, au centre, une jeune femme qui étend les mains en signe de compassion et prend sous sa protection ceux qui se confient à son intercession, Notre-Dame de Bon-Espoir. Les habitants se pressent autour d'elle dans la cité enclose en ses remparts, assaillis de part et d'autre par un large bestiaire symbolisant les forces du mal. Les grands arbres portent la date des événements commémorés.

Une tapisserie plus ancienne, réalisée au XVIe s. par des artisans des Pays-Bas méridionaux (Bruges ou Tournai), commémore déjà le siège de Dijon de septembre 1513 : elle est exposée dans le musée des Beaux-arts.

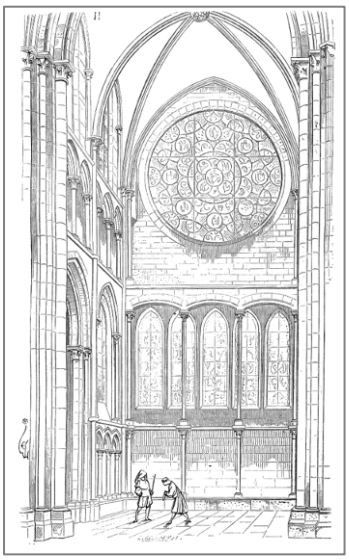
[5] La tapisserie était exposée dans le chœur ou le bras sud du transept jusqu'à ce qu'une personne malveillante en 1997 découpe, dans un geste de déséquilibré, un carré de 1m10 de côté incluant notamment la signature de l'artiste, dans le coin inférieur droit. Après une longue restauration, la tapisserie est exposée en hauteur sous le buffet d'orgue depuis 2003.

❖ Les vitraux du XIIIe siècle

La vie de saint Pierre, détail, XIIIe s.

Dans le bras nord du transept, les cinq lancettes sous la rosace sont encore les vitraux d'origine réalisés vers 1235. À gauche, deux illustrent des **épisodes de la vie de saint Pierre**, et les trois suivantes des moments de la vie de saint André.
Toutes les autres verrières ont été créées par **Édouard-Amédée Didron**, maître verrier parisien, entre 1874 et 1897, notamment les grandes roses de 6 m de diamètre qui ornent les bras nord et sud du transept. Celles-ci représentent *La Création du monde* au nord et *Le Jugement dernier* au sud.

E.-A. Didron, *La Création du monde*, détail de la rose du transept nord : Eve, les animaux, les végétaux



Le bras nord du transept, gravure

Le grand orgue de tribune

❖ L'orgue

Plusieurs instruments ont précédé l'actuel grand orgue : un orgue Renaissance, puis un orgue baroque joué par Jean-Philippe Rameau dans les années 1700.
En 1893, c'est le facteur dijonnais **Jean-Baptiste Ghys** qui construit ce nouvel instrument dont la mécanique est encore en état de marche. Il est abrité dans un grand buffet de style néo-gothique dessiné par **Charles Suisse**.

❖ La chapelle de l'Assomption

Au XIXe siècle, il est décidé de rendre à l'église sa supposée pureté gothique et l'architecte **Jean-Charles Laisné** en fait un véritable manifeste architectural : il dépouille l'édifice de tous les ajouts effectués depuis sa création : chapelles, boiseries, tableaux, autel surmonté d'un immense retable.
Une nouvelle chapelle annexe est alors construite dans laquelle est présenté l'essentiel des œuvres jugées « indignes » de figurer dans l'église restaurée : ainsi **l'autel de Dubois et son immense retable baroque figurant l'Assomption de la Vierge**, des tableaux et des vitraux du XVIe s.

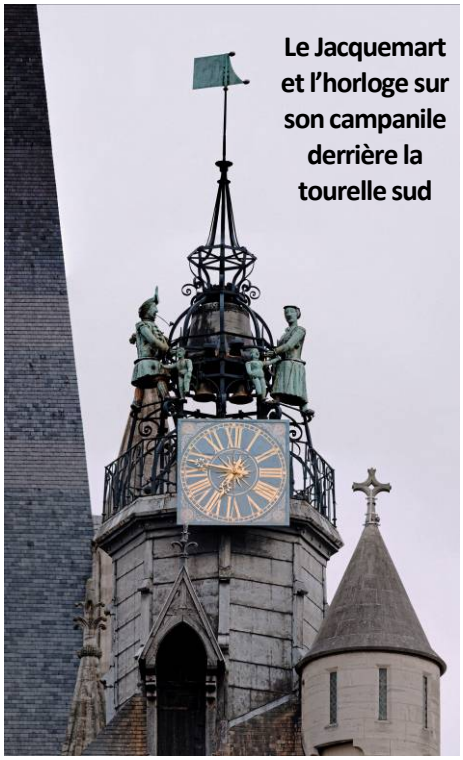
❖ Les chimères de la façade

Signe particulier qui rend cette façade unique, les trois rangs serrés de 17 **chimères purement décoratives alternant avec des métopes sculptés de motifs végétaux**. Si elles existent à l'origine, elles sont presque toutes très rapidement détruites et déposées suite à un accident mortel causé par la chute de l'une d'elles. C'est seulement au moment de la restauration des années 1880 qu'elles sont à nouveau installées. Elles représentent des êtres humains, des animaux, des monstres et sont l'œuvre de plusieurs sculpteurs parisiens.

Façade occidentale. Détail des fausses gargouilles et métopes ornées de motifs végétaux

❖ Le Jacquemart

Cette grande horloge est située sur un campanile qui s'élève sur l'amorce de la tour sud de la façade occidentale. L'horloge et le sonneur sont une prise de guerre ramenée de Courtrai par Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, en 1382. Un siècle plus tard, Jacquemart Yolem, horloger lillois, remet en état le mécanisme défectueux. C'est alors qu'on appelle le sonneur **Jacquemart**. On lui adjoint au milieu du XVIIe s. sa **Jacqueline** et ils se partagent depuis le soin de sonner les heures sur la grosse cloche de bronze.



Le Jacquemart et l'horloge sur son campanile derrière la tourelle sud

Enfin, deux plus petits personnages les rejoignent, leurs enfants **Jacquelinet** qui sonne les demi-heures depuis 1714, puis **Jacquelinette**, les quarts d'heure depuis 1884.

❖ La Chouette

Dans la voie piétonne qui longe le côté nord de l'église, une rencontre originale attend le marcheur. À l'angle d'un contrefort d'une chapelle est sculpté un oiseau que les dijonnais appelle la chouette. Nombre d'hypothèses ont été avancées pour en préciser l'histoire et le rôle, sans forcément parvenir à une explication concluante[6]. Seule certitude, elle n'est pas de l'église d'origine puisqu'elle est sculptée sur une chapelle construite fin XVe ou début XVIe siècle.
Elle donne pourtant lieu à **une pratique superstitieuse** qui a provoqué son usure progressive et fait disparaître les détails de ses reliefs : chacun est invité à la caresser de la main gauche en espérant que ses vœux seront exaucés.
Sa grande popularité, encore accrue après plusieurs épisodes de vandalisme, lui confère un rôle de symbole dans la ville de Dijon qui a décliné autour d'elle quelques propositions touristiques : un parcours du centre ville balisé par des plaques à son effigie, un conte pour enfants et autres produits dérivés.

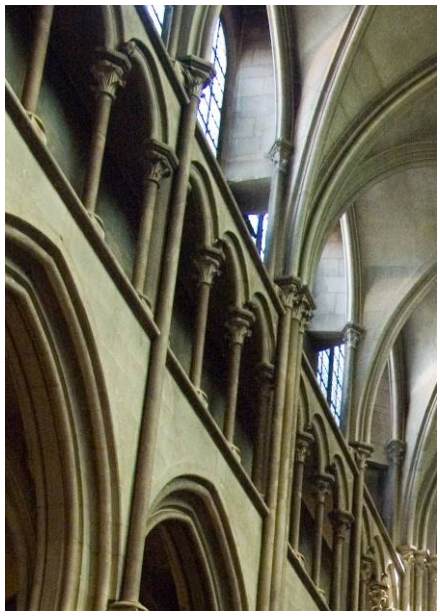
L'abside et la tour lanterne

Corniche à modillons ⇨

Le gothique bourguignon est une forme régionale de style gothique qui conserve notamment certaines caractéristiques du style roman. On peut trouver ici :

- en extérieur, une **corniche à modillons** (corbeaux sculptés) qui court autour de la nef, du chœur et de l'abside ;
- une **tour lanterne** qui éclaire le transept ;
- pas de déambulatoire mais un chœur profond flanqué de deux absidioles ;
- une **seconde galerie de circulation** au-dessus du triforium aveugle, au niveau des fenêtres hautes.

Triforium et galerie supérieure ⇩



[6] Pour se plonger dans ce sujet, consulter l'ouvrage de Bertrand Carlier, *La véritable histoire de la chouette de Dijon. Enquête sur l'oiseau le plus mystérieux de France*, Paperone, 2017, 111 p.

III – LE MUSEE DES BEAUX-ARTS

Le Palais des États et des Ducs de Bourgogne depuis la place de la Libération. Le musée occupe l'aile droite.

Un musée dans un palais

Le **musée des Beaux-arts de Dijon** est l'un des plus importants et l'un des plus anciens musées de France. Situé au cœur de la ville, il occupe l'ancien palais ducal. Lorsque le duché est rattaché au royaume de France, le palais devient le logis du roi, puis se transforme au XVIIe siècle en palais des États de Bourgogne, sur un projet de **Jules Hardouin-Mansart.**
Depuis 2006, le musée a fait l'objet d'une rénovation totale et d'un agrandissement. Le 17 mai 2019, le musée rénové et agrandi qui présente 1 500 œuvres sur 50 salles a été inauguré en présence du ministre de la Culture.

❖ Histoire du musée

Le musée des Beaux-arts a été fondé par décret des États de Bourgogne, le 30 novembre 1787. Il fallait faciliter l'enseignement des élèves de l'école de dessin en rassemblant des œuvres qui pouvaient servir de modèle.
Cette école originale, gratuite et ouverte à tous, fut créée par **François Devosge,** le 24 mars 1766. Le musée fut placé sous la protection des États de Bourgogne, et abritait ses collections dans le salon Condé.
L'ouverture du musée du département de la Côte d'Or à un véritable public fut décidée le 5 mars 1799. Pour son inauguration, le 20 thermidor (7 août 1799), il ouvre ses portes à une foule immense de citoyens.

❖ Histoire des collections

À l'origine le musée était composé de deux salles, **la salle des Statues,** destinée aux sculptures, et le **salon Condé,** dévolu aux peintures, et qui célébrait pour son décor la gloire des Condé, gouverneurs de Bourgogne.
Par la suite, le musée présente des collections constituées par les œuvres des lauréats des prix de Rome et par les saisies révolutionnaires. Enrichi par des envois impériaux, des dépôts de l'État, des dons et legs de collectionneurs, il s'étend peu à peu dans l'enceinte du Palais.
Aujourd'hui, les collections du musée sont parmi les plus riches des musées français. De l'Antiquité à l'art contemporain, de la peinture aux arts décoratifs en passant par les dessins et les sculptures, toutes les formes d'art sont représentées au sein des quelque **130 000 œuvres conservées.**

La cour de Bar et l'entrée actuelle du musée

Les différentes collections

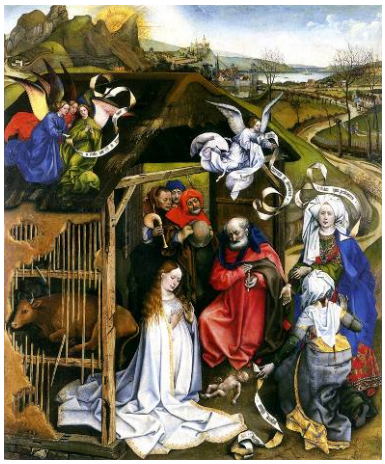
❖ Collections Antiquités

Ouvert au public à la fin du XVIIIe siècle, le musée possède un fonds antique, particulièrement riche pour l'Égypte ancienne.
Depuis 1998, à la suite de l'exposition *Offrandes à Osiris*, une salle accueille également une partie des collections égyptiennes du musée. Toutes ces pièces sont en lien avec l'art funéraire égyptien.

Le point fort de la collection est formé par les masques funéraires de la période romaine de l'Égypte ainsi que par une remarquable série de onze portraits peints sur bois appelés ***portraits du Fayoum,*** dont ce ***Portrait d'homme barbu*** (bas p.8)

❖ Collections du Moyen Âge

Le musée conserve une collection d'art du Moyen Âge particulièrement remarquable.
Le goût des ducs de Bourgogne pour l'art et le faste est illustré par les œuvres provenant de la **Chartreuse de Champmol,** nécropole fondée en 1383 par **Philippe le Hardi** aux portes de Dijon. Son **tombeau** orné de pleurants et celui de son fils **Jean sans Peur** sont parmi les plus célèbres monuments funéraires de la fin du Moyen Âge.
La collection médiévale est riche de peintures italiennes (Pietro Lorenzetti, Taddeo Gaddi), flamandes **(le Maître de Flémalle,** Albrecht Bouts) et d'un ensemble de peintures suisses et allemandes unique en France **(Konrad Witz**, le Maître des Ronds de Cobourg).



Le Maître de Flemalle,
La Nativité, ca. 1430

Konrad Witz, *L'Empereur Auguste et la Sibylle de Tibur*, ca. 1435

Jean de la Huerta, Antoine Le Moiturier et leurs ateliers,
Tombeau des Ducs de Bourgogne, ca. 1443-1470

❖ Collections de la Renaissance au XVIIIe siècle

- ***Renaissance***

La Renaissance italienne est brillamment représentée avec un beau choix de peintures (Lorenzo Dino Luini, Giorgio Vasari, Le Titien, Jacopo Bassano, Véronèse…) et un ensemble d'objets d'art (majoliques, verrerie, orfèvrerie, médailles…). Retables sculptés ou peints des Pays-Bas méridionaux et septentrionaux, panneaux de retables suisses et allemands ou du nord de l'Italie illustrent l'assimilation progressive des nouveautés italiennes et l'apport décisif des nordiques dans l'émergence du paysage.
La *Dame à sa toilette* évoque le raffinement de **l'École de Fontainebleau** et la ***Vénus endormie*** de **Dirk de Quade van Ravesteyn** celui de la **cour de Rodolphe II à Prague.**

Anonyme, *Dame à sa toilette*,
fin XVIe s.

- ***XVIIe siècle***

La peinture européenne du XVIIe siècle est particulièrement bien représentée, de l'Italie aux Pays-Bas en passant par la France et les Flandres. Le nouveau parcours réserve une place de choix au paysage de **Jan I Brueghel, dit de Velours, *Le château de Mariemont*.**
Les œuvres des grandes collections princières comme ***Adam et Eve au paradis*** **de Guido Reni** côtoient des peintures plus intimes destinées à des particuliers comme ***Le Souffleur à la lampe*** **de Georges de La Tour.**

Jan I Brueghel, dit de Velours,
Le château de Mariemont, 1612

À la suite du Concile de Trente, l'Église reste le commanditaire majeur des peintres, tant en Italie (Francesco Albani) qu'en France (**Philippe de Champaigne**) ou dans les Flandres (**Pierre-Paul Rubens, Gaspard de Crayer**). Les palais royaux ne sont pas en reste et se couvrent de décors, dont le musée présente des esquisses (*La Chute des Anges rebelles* de Charles Le Brun pour Versailles).

Pierre-Paul Rubens, *La Vierge présente l'Enfant Jésus à saint François d'Assise*, 1628

- ***XVIIIe siècle***

L'originalité du musée pour cette période tient beaucoup à **l'École de dessin de Dijon,** qui est à l'origine du musée et qui sera le lieu de formation de **Pierre-Paul Prud'hon**, l'un des plus grands artistes de l'époque napoléonienne.

Au-delà des œuvres de **Giambattista Tiepolo, François Boucher** ou **Hubert Robert, l**e musée présente de véritables chefs-d'œuvre d'artistes moins connus comme ***Le Repos*** de **Jean-François Colson**, image de l'intimité et du charme souvent associés au Siècle des Lumières.

L'art du portrait trouve au XVIIIe siècle un épanouissement particulier, recherchant l'intensité psychologique plus que l'apparence sociale : le ***Buste de Rameau*** par **Jean-Jacques Caffieri** ou le *Buste de Buffon* par Jean-Antoine Houdon en font foi.

Jean-François Colson, *Le Repos*, 1759

Jean-Jacques Caffieri, *Buste de Rameau*, 1760

L'École de dessin de Dijon, fondée par **François Devosge** en 1766, est la seule école d'art en Province qui organise au XVIIIe siècle un **« prix de Rome** » destiné à envoyer dans la Ville Éternelle les lauréats d'un concours quadriennal afin qu'ils puissent y parfaire leur formation.

❖ Collections du XIXe siècle

Dominées par l'École française, les collections du XIXe siècle forment un ensemble homogène qui fait la part belle aux artistes d'origine bourguignonne. Du romantisme au symbolisme, en passant par le réalisme, l'académisme — représenté par William Bouguereau ou James Tissot — et l'impressionnisme, cette collection reflète les mutations d'un siècle foisonnant et novateur.

Peintures et études romantiques de Théodore Géricault, Louis Boulanger, Célestin Nanteuil, Richard Parkes Bonington, Victor Hugo et Sophie Rude sont complétées par les sculptures de **François Rude**, Jean-Baptiste Carpeaux, Mathurin Moreau (*La Fée des fleurs*) et Emmanuel Frémiet, ainsi que par une série de bronzes animaliers de Louis-Antoine Barye.

Mis à la mode par la conquête française de l'Algérie en 1830, l'Orient révèle à la jeune génération romantique la magie de la couleur et de la lumière, particulièrement sensible dans les esquisses marocaines d'**Eugène Delacroix.**

La Révolution de 1848 favorise l'émergence d'un art social et réaliste, incarné par **Gustave Courbet** et ses émules bourguignons, Alphonse Legros (*L'Ex-voto*) et Félix Trutat.

En haut : François Rude, *Le Départ des volontaires* de 1792, maquette en plâtre, détail

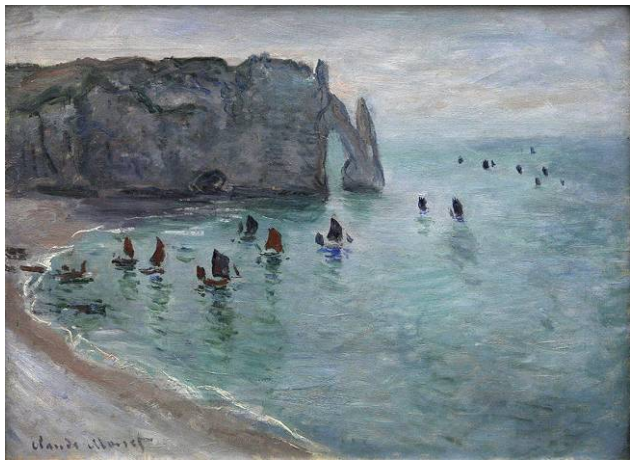
En bas : Eugène Delacroix, *Le Sultan du Maroc Moulay Abd-er-Rahman recevant le comte de Mornay*, ca. 1832, esquisse

Dans le genre du paysage, ce courant naturaliste est plébiscité par un groupe de peintres qui se rassemblent, dès les années 1830, à **Barbizon**, afin de travailler sur le motif. **Théodore Daubigny, Théodore Rousseau** et **Jean-François Millet** sont représentés dans les collections dijonnaises par un ensemble d'esquisses et de feuilles d'études.

L'impressionnisme et le néo-impressionnisme sont représentés par des chefs-d'œuvre d'**Édouard Manet, Eugène Boudin, Claude Monet, Alfred Sisley, Camille Pissarro** et **Henri-Edmond Cross.**

Le symbolisme impose dans les dernières années du siècle une conception spirituelle héritée de **Gustave Moreau (*Le Cantique des Cantiques*)** : comme l'attestent les pastels oniriques d'**Odilon Redon** et d'**Edmond Aman-Jean**.

Édouard Manet,
Portrait de Mery Laurent, 1882



Claude Monet, *Étretat, la porte d'Aval. Bateaux de pêche sortant du port*, 1885

❖ Collections du XXe siècle

Le XXe siècle est fortement associé à l'importante donation effectuée par Pierre et Kathleen Granville. À côté de la donation Granville, des artistes régionaux et des peintres figuratifs prolongent la tradition du XIXe siècle.

La sculpture bourguignonne est encore bien vivante dans les trois premières décennies du siècle **(François Pompon, Henri Bouchard)**. Le cubisme est largement représenté : **Juan Gris, Serge Charchoune, Albert Gleizes.**

L'entre-deux-guerres est marqué par quelques peintures à l'expression puissante et singulière, comme le *Portrait de Verlaine* par **Georges Rouault**.

Les sculpteurs **Étienne Hajdu, Émile Gilioli,** les peintres **Nicolas de Staël, Maria Helena Vieira da Silva, Árpád Szenes, Alfred Manessier, Jean Bertholle** sont très présents.

D'autres artistes affirment le pouvoir tout puissant de la couleur (Charles Lapicque) ou celui du geste (Jean Messagier, Jean Degottex, Jan Meyer).

De haut en bas :
François Pompon, *Ours blanc*, 1921, réplique en pierre du Jardin Darcy
Nicolas de Staël, une œuvre de la série des *Footballeurs*, 1952

❖ Collections du XXIe siècle

Le musée s'ouvre à l'art du XXIe siècle, avec notamment les œuvres de **Yan Pei-Ming**.

Fidèle à sa vocation pédagogique et à sa relation historique avec les artistes depuis sa création au sein de l'École de dessin de Dijon, le musée des Beaux-arts s'est toujours impliqué dans la politique d'aide à la diffusion de l'art contemporain soutenue par la Ville de Dijon.

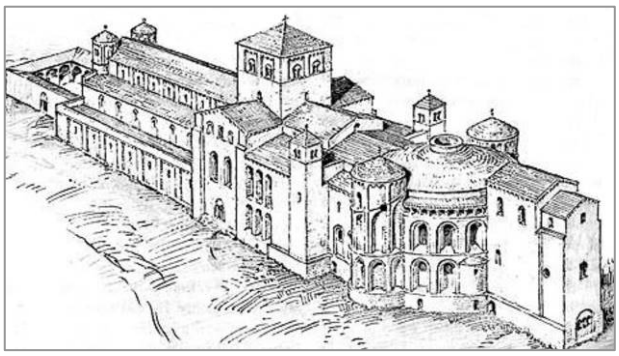
Le contexte actuel de sa rénovation, auquel s'ajoute le projet de donation en sa faveur de l'importante collection du Consortium (centre d'art contemporain de Dijon), en fait aujourd'hui un musée en pleine mutation qui offre aux artistes un large champ d'investigations.

Pour l'exposition de la réouverture du musée, Yan Pei-Ming a présenté quelques œuvres dans la salle des Gardes où sont exposés les tombeaux des Ducs de Bourgogne

IV – LA CATHEDRALE SAINT-BENIGNE
Les écrins successifs d'une dévotion

❖ Quelques repères

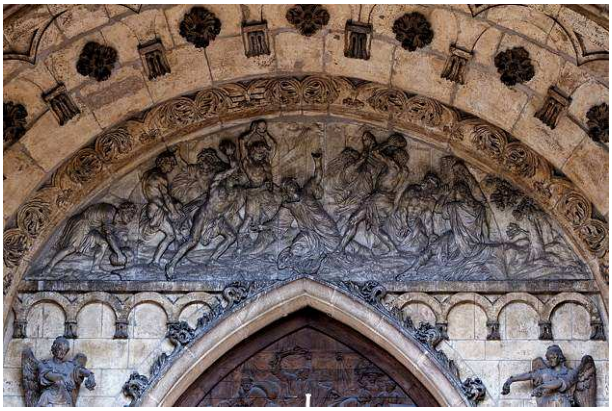
Cinq basiliques ont été élevées depuis le VIe siècle sur le lieu du tombeau de saint Bénigne, évangélisateur chrétien d'origine grecque martyrisé à la fin du IIIe siècle, devenu l'objet d'une vénération toute particulière.
La première **modeste basilique mérovingienne** a laissé la place à une **basilique carolingienne** lorsque le monastère bénédictin a été fondé à la fin du IXe siècle.



Mais c'est à partir de l'an 1000 que l'abbaye trouve son plus grand essor à la faveur de la réforme clunisienne souhaitée par l'évêque de Langres, Brun de Roucy. Celui-ci fait venir douze moines de Cluny, dont **Guillaume de Volpiano**, devenu leur abbé. Son nom est attaché à la construction de la **colossale église lombarde** érigée dans le style italien du premier art roman, en quinze années seulement, par des ouvriers essentiellement venus d'Italie.
Cet édifice mesure 100 m de longueur et 25 de large. Son architecture très originale se compose d'un atrium, une nef de sept travées à trois niveaux, avec doubles bas-côtés, un transept avec clocher de croisée, un chœur à deux travées et surtout une ample rotonde à trois niveaux flanquée de tourelles d'escaliers et enfin une chapelle orientale à trois niveaux. La nef couvre de plus une église basse.
Mais la ville est en grande partie dévastée par le feu en juin 1137 et la charpente de l'abbatiale n'y résiste pas. C'est alors l'édification d'**une basilique romane** qui bénéficie des nouveautés architecturales : un narthex avec un portail roman richement décoré précède la nef reconstruite et agrandie.
Cette église est à nouveau détruite en 1271 car la tour-clocher qui domine l'église s'écroule : et voici venu le moment de la construction (sur les décombres) de la cinquième basilique, **l'église gothique** encore existante.
Là encore, l'état du bâtiment se dégrade dangereusement par manque d'entretien. Les pillages de la Révolution la vident de toutes ses œuvres d'art, excepté le grand orgue ; une commission recommande même sa destruction en 1819. Pourtant, plusieurs chantiers de restauration se succèdent au long du XIXe siècle, du XXe siècle et encore de nos jours.

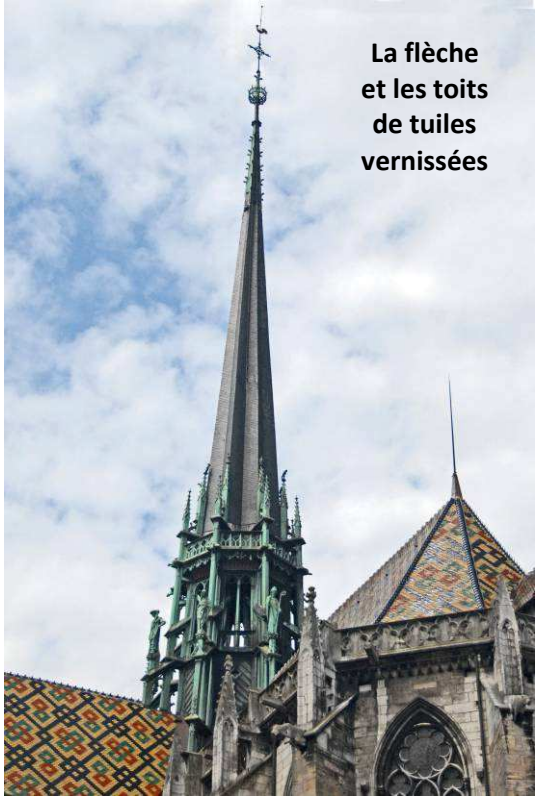
❖ L'extérieur de la cathédrale

Construite en plusieurs campagnes entre 1280 et 1325, elle présente un plan à trois nefs avec transept et chœur à trois absides : cette simplicité rappelle sa vocation monastique originelle.
Sur la façade occidentale très sobre, deux tours octogonales flanquent un porche voûté d'ogives sous une galerie. Le tympan initial du porche, détruit au moment de la Révolution, est remplacé début XIXe par **un bas-relief représentant la lapidation de saint Étienne**, provenant d'une autre église dijonnaise, tympan qui a dû être réaménagé et complété pour s'intégrer dans la surface disponible.



La lapidation de saint Étienne, bas-relief du tympan, XIXe s.

Datent du XIXe siècle la haute flèche culminant à 93 m qui domine la croisée du transept, **les statues** positionnées au bas de la flèche, ainsi que **les belles toitures polychromes**. L'ensemble a été réalisé par **Charles Suisse**, architecte des édifices diocésains de Dijon, qui a commencé une grande campagne de restauration en 1884, détruisant d'abord l'ancienne flèche qui menaçait de s'effondrer.


La flèche et les toits de tuiles vernissées

Saint-Bénigne de Dijon et Notre-Dame de Paris
Suite à l'incendie qui a ravagé la cathédrale Notre-Dame de Paris en avril 2019, des voix ont évoqué le parallèle avec la fragilité de la cathédrale Saint-Bénigne de Dijon.
Celle-ci possède une charpente en chêne de la même structure et l'épaisseur de la pierre qui couvre la voûte sous la charpente ne mesure que 20 cm.
La flèche à la croisée du transept s'élève à la même hauteur de 93 m mais son poids de 1500 t. est supérieur de 300 t. à celle de Paris.
La charpente actuelle date de la reconstruction gothique (1300 environ) et la flèche a été terminée en 1886.
Un incendie produirait sans doute des effets similaires. L'existence de ces faits peut encourager à anticiper les conduites à tenir pour protéger cette belle cathédrale.

La petite forêt

❖ L'intérieur de la cathédrale

La première particularité qui frappe en entrant dans la cathédrale est **la différence de couleur entre la nef et le chœur.**
En effet, la dernière restauration du chœur (1988-1995) a tenté de retrouver la couleur de la pierre ocre attestée par les sources sur l'édifice médiéval. Alors que la nef garde la couleur naturelle de la pierre.
Avec seulement **cinq travées**, cette nef est beaucoup plus courte[7] que celle de la basilique romane préexistante.
De **belles clés de voûte** ornent les croisées d'ogives.
L'architecture intérieure se caractérise par une grande sobriété et présente **trois niveaux d'élévation sous voûtes d'ogives** : fenêtres basses, triforium et fenêtres hautes.
Les **colonnes** du sanctuaire s'élèvent d'un seul élan sans interruption vers la voûte, alors que, dans la nef, les piliers qui soutiennent les arcades sont coupés par un tailloir qui reçoit une **statue d'apôtre**.
Le **triforium** est encadré en haut et en bas par un bandeau en forte saillie.
À observer, comme dans l'église Notre-Dame, une particularité du style gothique bourguignon : le passage situé au-dessus du triforium à la base des fenêtres hautes.

La **lumière** qui inonde la cathédrale provient des fenêtres hautes en verre blanc. Il ne reste aucun vitrail d'origine puisqu'ils ont été cassés à la Révolution. Les **vitraux** historiés qui ornent les verrières de l'abside et les transepts sont aussi l'œuvre du **maître-verrier parisien Édouard-Amédée Didron**[8] et ont été mis en place fin XIXe.

[7] Dimensions de la cathédrale actuelle : longueur sans le porche, 68 m ; largeur de la façade occidentale, 29 m ; hauteur sous la voûte de la nef et du chœur, 26 m.
[8] E.-A. Didron (1836-1902) a signé un très grand nombre de vitraux : outre Notre-Dame et Saint-Bénigne à Dijon, citons huit églises parisiennes dont Notre-Dame, et une vingtaine de lieux de culte en France dont Notre-Dame de la Treille à Lille

Dans le sanctuaire, le vitrail des fenêtres basses illustre le culte de saint Bénigne (apparition, translation du sarcophage, construction de l'église).

Dans le bras nord du transept est illustré le martyre de saint Bénigne, et au sud, celui de saint Étienne.

Vitrail du bras nord, détail du martyre de saint Bénigne ⇨

❖ Le mobilier et les tableaux

La cathédrale ayant été vidée au moment de la Révolution, tout ce qui s'y trouve actuellement provient d'églises et de couvents voisins et date des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.
Beaucoup de tableaux sont des copies réalisées d'après des œuvres de grands noms de la peinture (G. Vasari, Raphaël, J.-B. Jouvenet, Ph. Quantin, G. Seghers, etc.).

De g. à dr. :

Jean Dubois,
le buste de l'apôtre Jean

Jean Dubois,
statue de saint Étienne

Guillaume Berthelot,
l'orant de Jean-Baptiste Legoux

Les bustes d'apôtres, les statues de saint Médard et saint Étienne, la Vierge à l'Enfant sont l'œuvre de **Jean Dubois** (1625-1694). Plusieurs tombeaux avec orants rythment l'entrée de la nef et les bas-côtés.
À l'entrée de la nef, les orants de **Jean-Baptiste Legoux, premier président du Parlement de Bourgogne** mort en 1631, et de son épouse Marguerite Brulart sont l'œuvre de **Guillaume Berthelot** en 1633.
Les tombeaux honorent la mémoire de Mgr Rivet, évêque de Dijon de 1838 à 1884 (sculpteur, Paul Gasq), et de Jean de Berbisey, président du Parlement de Bourgogne mort en 1697 (sculpteur, Martin).

La représentation de saint Bénigne à Dijon tient à valoriser la gravité de son martyre : percé de deux lances, des poinçons sous les ongles, de l'huile bouillante versée sur les pieds et une barre de fer lui ayant cassé la tête ou le cou.

Envoyé évangéliser la Gaule depuis Smyrne, Bénigne aurait visité Autun et Langres avant d'être martyrisé par les Romains à Dijon. Cette hagiographie repose sur une réalité largement remise en cause et pourrait avoir été empruntée à un authentique *mégalomartyr* de Parion (actuelle Turquie) nommé *Bénignos* ou *Ménignos*.

Peut-être est-il possible de rejoindre la formulation d'Alain Vauchez (historien français spécialiste du Moyen Âge) : *En dernière analyse, on a l'impression que ces « inventions » de reliques, qui furent fréquentes tout au long du Moyen Âge, ont souvent correspondu à des tentatives de la hiérarchie ecclésiastique visant à reprendre en main la dévotion populaire et à l'orienter vers des figures orthodoxes, sinon toujours authentiques.* *

* Alain Vauchez, *Du culte des reliques à celui du Précieux Sang, dans Tabularia,* « Études », n° 8, 2008, p. 81-88.

❖ La musique à la cathédrale

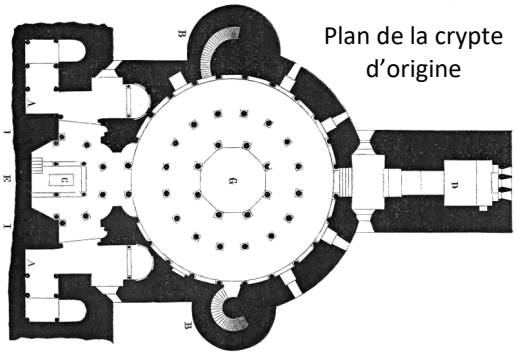
Le **grand orgue** est le seul « rescapé » du pillage révolutionnaire. Son buffet baroque d'origine, restauré, est orné de nombreuses sculptures en bois : atlantes, Roi David, sainte Cécile et nombre d'angelots musiciens sur les tourelles.
L'instrument totalement reconstruit fin xxe et inauguré en 1996 compte 6 000 tuyaux, 73 jeux et 5 claviers.
Rattachés à la cathédrale, **plusieurs ensembles vocaux** animent régulièrement les offices et la vie musicale dijonnaise.

Détail du buffet baroque du grand orgue de tribune

Quelques cloches du carillon

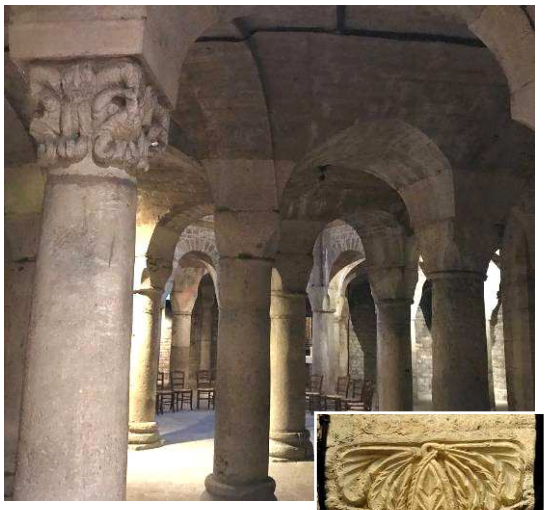
Le **carillon** situé en haut de la tour sud est fondé au xviie siècle, plusieurs fois agrémenté par la suite. Il faut monter 173 marches d'un escalier en colimaçon pour découvrir ses 63 cloches : plus de 22 tonnes, le gros bourdon pesant à lui seul 7,5 t. Totalement rénové dans la deuxième partie du xxe siècle, il dispose d'un clavier normalisé à cinq octaves.

❖ La crypte[9]



Plan de la crypte d'origine

Construite avec la troisième abbatiale romane du xie siècle, la crypte constitue alors le rez-de-chaussée de la grande rotonde orientale. Elle est dédiée à la présentation du tombeau de saint Bénigne et à l'accueil des nombreux pèlerins venus s'y recueillir.
Quand les révolutionnaires saccagent le site, la rotonde est détruite et la crypte comblée avec les décombres, pour finir totalement oubliée. Redécouverte par hasard en 1843 à la faveur de travaux en sous-sol, elle fait l'objet d'une restauration et aussi d'une reconstruction – a priori inspirée par **une gravure de 1734 de Dom Urbain Plancher, alors prieur de l'abbaye** – reconstruction qui a cependant attiré l'ire de Prosper Mérimée suite à sa visite d'inspection des travaux en 1846.
Au même moment, elle est classée Monument historique.
Sa forme circulaire avec une partie centrale de plan octogonal et un double déambulatoire était prévue pour favoriser la circulation des très nombreux pèlerins. Un total de 86 colonnes (dont la majorité a été refaite) supporte les voûtes : colonnes monolithes au centre, demi-colonnes vers le mur extérieur.
Les chapiteaux – qui ne sont pas d'origine mais du réemploi – illustrent la sculpture du début du xie siècle : orants, centaure, visions de l'Apocalypse, décor végétal, symboles, et aussi un curieux personnage surgi d'un feuillage.
La partie occidentale de la crypte se compose du martyrium central où reposent les restes du tombeau de saint Bénigne, et de deux absidioles.



À l'orient se succèdent deux chapelles, l'une dédiée à saint Jean-Baptiste, l'autre, la chapelle Sainte-Marie, faisait partie de la basilique carolingienne et accueillait initialement le tombeau de saint Bénigne.
Le site de l'abbatiale comprend également les bâtiments monastiques situés au nord de la cathédrale et qui abritent maintenant **le musée archéologique**.

---

[9] Depuis décembre 2019, la crypte est engagée dans un long chantier de rénovation dont l'objectif est *« une remise à plat complète des conditions d'accès et de mise en valeur permettant de faire redécouvrir ce chef-d'œuvre de l'architecture pré-romane ».*
Ce récent chantier doit durer plusieurs années. Nous ne pourrons donc entrer dans la crypte mais en aurons une présentation par maquette et photos. Pour en connaître davantage sur le projet en cours : http://www.archipat.fr/projets/rotonde-de-cathedrale-saint-benigne-de-dijon/

V – LE MUSEE DE LA VIE BOURGUIGNONNE
La vie quotidienne rurale au XIXe siècle

Un site et un collectionneur

❖ Plusieurs destinations pour un lieu qui évolue

Le monastère des Bernardines, qui abrite depuis 1985 le musée de la Vie bourguignonne, a été créé au XVIIe siècle pour accueillir une communauté monastique en recherche d'un nouveau souffle.
Nommée par l'abbé de Cîteaux, **c'est la jeune abbesse Jeanne de Pourlan** (1591-1651) qui a joué ce rôle majeur en s'appuyant sur l'esprit de la Contre-Réforme. Au départ simple maison entourée d'un jardin, le monastère s'agrandit progressivement et compte tous les bâtiments nécessaires à la vie communautaire cistercienne en lien avec le monde séculier (cellules, réfectoire, salle communautaire, cloître, église, maison des sœurs tourières, dépendances diverses).
Les Bernardines sont chassées en 1792 et l'État saisit les biens. C'est une caserne qui vient s'y installer, puis l'église devient le refuge de toutes les œuvres d'art détruites pendant la Révolution, comme l'autel baroque de Jean Dubois actuellement installé dans la chapelle de l'Assomption à côté de Notre-Dame.
Tout début XIXe, le site est racheté par la Ville de Dijon pour y installer **l'Hospice Sainte-Anne** qui accueille des orphelins en vue de leur apprendre un métier. Divers travaux et agrandissements sont nécessaires pour procurer le confort indispensable à la réalisation de cette mission. **Fin XIXe, l'hospice est lié à l'Hôpital général qui y installe plusieurs services** (École d'infirmières et assistantes sociales, Foyer de l'enfance, préventorium, service pour prématurés, etc.).
En 1950, la Ville de Dijon achète l'église classée Monument historique à cette date, **puis les autres bâtiments** une trentaine d'années plus tard. Elle entreprend alors de vastes campagnes de restauration pour y installer le Musée d'Art sacré dans la chapelle Sainte-Anne, et le Musée de la Vie bourguignonne dans le cloître.

❖ Perrin de Puycousin (1856-1949), un collectionneur

Né à Tournus au milieu du XIXe siècle, **Maurice Bonnefond Perrin de Puycousin** prend très jeune conscience de l'évolution des mœurs et des techniques rendant certains objets désuets. À l'âge de 21 ans, il commence déjà à collectionner des lampes à huile devenues obsolètes après l'installation de l'éclairage au gaz. Par la suite, il se lance dans une collecte systématique dans la campagne bourguignonne et fait à la Ville une importante donation de meubles, équipements domestiques et costumes régionaux en vue de créer **un musée d'ethnographie régionale**.
D'abord présentées dans l'Hôtel Aubriot puis rattachées au musée des Beaux-arts, les collections se détériorent malheureusement, et l'ensemble est fermé.
Et c'est en 1985 que s'ouvre, dans le cloître du couvent des Bernardines, la galerie actuelle qui permet de remettre à l'honneur les collections représentant la Bourgogne rurale du XIXe siècle, soigneusement collectées par Maurice Bonnefond Perrin de Puycousin.

Les collections

❖ Le costume régional

Les costumes sont des indicateurs d'informations identitaires et le musée présente un choix non exhaustif des costumes portés spécifiquement les jours de fêtes par les classes rurales aisées du sud de la Bourgogne.

Pour la femme, la tradition veut que le corps se cache, ce qui donne lieu à de nombreux accessoires qui complètent la robe longue jusqu'aux pieds (**gorgerettes**, **collerettes**, châles, **mitaines** et **gants**), sans oublier qu'il ne convient pas de « sortir en cheveux » ; les **coiffes** remplissent ce rôle et elles évoluent selon la région, indiquant le statut et l'âge de la femme qui les revêtent. Les costumes illustrent en outre le travail des couturières, dentelières, et autres repasseuses.

Du côté masculin, voici la culotte courte de l'enfant, le pantalon de l'adolescent et de l'homme, la chemise, la blouse et aussi le feutre ou le chapeau de paille qui termine la silhouette.

À droite, présentation de la tâche du repassage où sont mises en scène coiffes de dentelle, collerette et mitaines.
En haut à droite, une coiffe bressane.

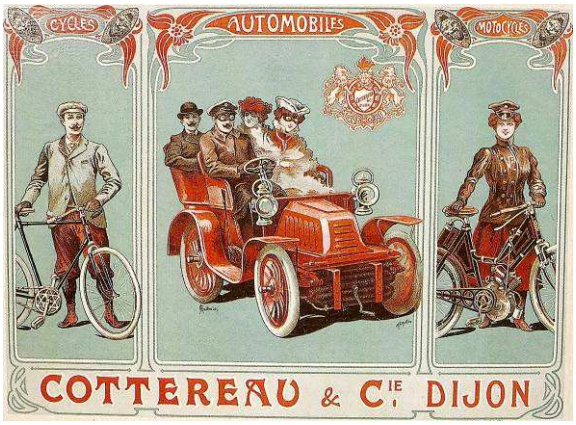
Ci-contre, un modèle de gorgerette (ou plastron) brodée de perles

❖ L'histoire de Dijon

Le musée offre d'entrer dans le détail de l'histoire économique de la ville grâce à une présentation joyeuse des produits de l'industrie, des affiches, des commerces.

Grâce aux possibilités d'échanges permises par le Canal de Bourgogne et la gare, grâce aussi à la vitalité de la nouvelle Chambre de Commerce, un réel dynamisme industriel est sensible dès 1875, qui offre emplois et meilleur cadre de vie aux habitants. Citons par exemple **Terrot**, fabricants de la Petite Reine, **Cottereau** pour les cycles, motocycles et automobiles, mais aussi **Lanvin** et **Pernot**, chocolatier et biscuiter.

Et pas de plus belles illustrations de cette vie économique que **la collection d'affiches publicitaires**, gaies, colorées, incitatives, parfois même insolentes, nées de l'inspiration d'auteurs connus comme **Chéret**, **Tamagno** ou **Cappiello**.



À g., **Jules Chéret** pour l'Apéritif Mugnier. Puis 3 affiches de **Francisco Tamagno** pour Terrot, Cottereau et Pernot

La Rue-du-temps-qui-passe

Voici la reconstitution minutieuse de onze boutiques anciennes qui nous plonge dans un passé pas si ancien où l'abondance des produits astucieusement présentés en larges vitrines et la belle ordonnance des rayonnages vus de l'extérieur incitaient le badaud à franchir le seuil pour effectuer son achat, indispensable ou peut-être moins.

L'***Épicerie modèle***, la *Boucherie du Bourg*, la Droguerie-herboristerie-parfumerie-brosserie des sœurs Gayvalet, la *Pharmacie moderne* le disputent à la *Biscuiterie Pernot* ou au marchand de jouets pour nous ramener dans ce temps qui nous fait parfois rêver. Mais aussi, la boutique de la blanchisseuse, du tailleur, du fourreur ou de la modiste sont là pour rendre hommage aux talents particuliers de ces artisans.

❖ Les objets du quotidien

Deux dioramas et des vitrines soigneusement garnies présentent l'équipement domestique à l'intérieur d'une cuisine et dans la chambre du domicile : mobilier, outils, vaisselle, linge. C'est l'occasion de repérer la répartition générale d'un foyer rural organisé autour de l'âtre et de découvrir des objets aux noms savoureux comme le « sauve-la-vie », la « **marquette** » ou le « coupe-trempée » ; ou aussi de se rappeler la baratte d'Orléans, la crémaillère, le moine ou la **bassinoire**, sûrement mieux connus de nous.

Petit lexique de mots oubliés

- Le **sauve-la-vie** est un petit pichet en grès rempli d'eau et de vin, censé réchauffer l'écolier sur le chemin de l'école.
- La **marquette** (ou autrement appelée *marquoir*, ou de nos jours *abécédaire*) : morceau d'étoffe où sont brodés les lettres de l'alphabet et les chiffres, qui servait anciennement à la jeune fille de modèle à reproduire pour apprendre à marquer le linge de son trousseau de future mariée.
- Le **coupe-trempée** est une sorte de couteau pour trancher le pain dur destiné à être trempé dans la soupe.

Une marquette (ou marquoir) de M. Lhéritié, Dijon

Une bassinoire de cuivre décorée des astres nocturnes

Présentation de la cuisinière. Textes en forme de vapeur ou de flammes

Pour nous informer sur la nature et la destination de ces objets ainsi que sur les scènes qu'ils construisent, la muséographie a banni le cartel rigide classique et développé **une écriture manuscrite fluide et mouvante qui s'adapte à la manière des calligrammes pour nous faire percevoir le sens et l'âme des œuvres présentées.**

❖ La Faïence de Dijon

C'est à partir du XVIIe siècle que s'implantent sur Dijon les cinq faïenceries qui sont toutes spécialisées dans **la technique du grand feu** : cuisson avec une température montée rapidement au maximum, sur une céramique recouverte d'un émail et pour laquelle une deuxième cuisson est réalisée pour décorer la faïence.
Les décors répertoriés sont repris des centres de Nevers, Rouen et Moustiers en raison de la circulation des faïenciers. La production de vaisselle domestique (assiettes, plats, pichets, encriers) est destinée aux particuliers. Pour les professionnels les faïenciers produisent les limonadiers, les apothicaires et bien sûr les moutardiers-vinaigriers destinés à contenir cette spécialité dijonnaise de moutarde fine.

À gauche : un pichet à vin
avec une inscription vantant les pouvoirs
du vin de Bourgogne qui « rougit la trogne ».

À droite : deux moutardiers
l'un au nom du fabricant (Gevrey),
l'autre décoré de fleurs de lys.

Rez-de-chaussée – Les industries domestiques : objets, équipements, costumes dans leur contexte d'utilisation.
Premier étage – La Rue-du-temps-qui passe : 11 boutiques dijonnaises reconstituées foisonnant de détails (pharmacie, épicerie, boucherie, tailleur, horloger, coiffeur, fourreur, modiste, lingère, …)

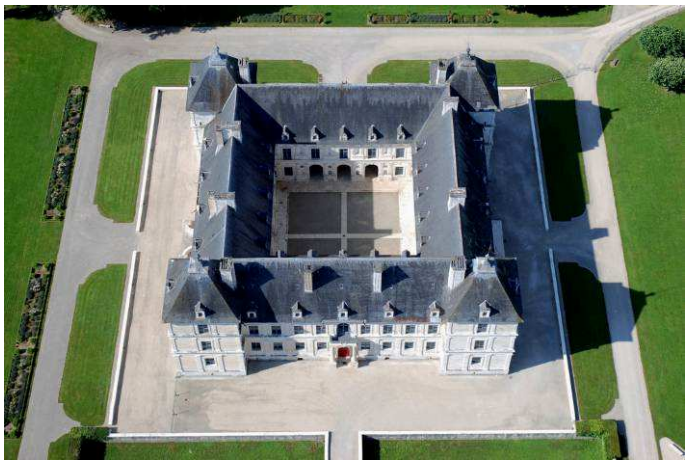
VI – Le chateau d'Ancy-le-Franc

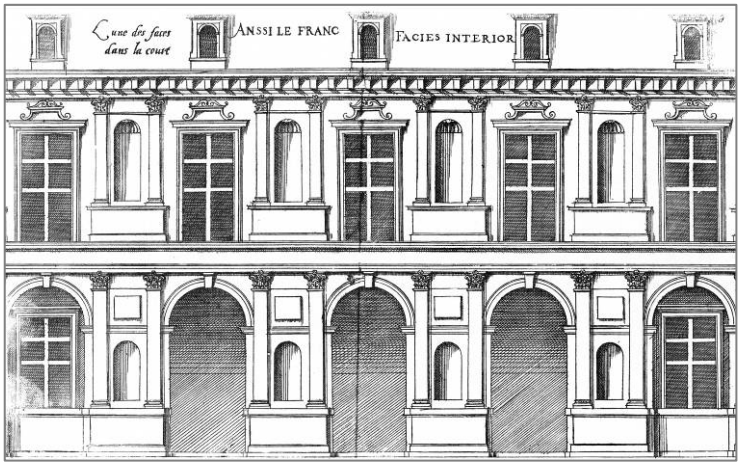
Le Château **d'Ancy-le-Franc** est un étonnant palais de la Renaissance sur les terres des Ducs de Bourgogne. Le plus vaste ensemble de **peintures murales de la Renaissance** fait de lui le rival direct de Fontainebleau.
Bâti entre 1542 et 1550 pour **Antoine III de Clermont,** gouverneur du Dauphiné, lieutenant général en Savoie, grand-maître et réformateur général des eaux et forêts, au service du roi François Ier, puis de son successeur Henri II.

Architecture

Ce palais Renaissance est le chef-d'œuvre de **Sébastiano Serlio** (1475-1554), célèbre architecte italien du Roi François 1er. ⇨

Le château, construit selon **un plan centré et quadrangulaire**, est un vaste quadrilatère. Quatre ailes égales sont flanquées de quatre pavillons carrés. C'est une construction élégante, sobre et harmonieuse autour d'une **cour magnifique.** La symétrie des volumes, l'harmonie des façades, l'emploi des ordres, la cohérence et la rigueur de l'ensemble témoignent du génie de Serlio.





La cour intérieure – **la cour d'Honneur** – est l'une des plus élégantes de France. Elle est composée de deux loggias, d'arches, de niches et de pilastres cannelés sur le principe des travées rythmiques. Les quatre élévations sont toutes dotées **d'ornementations et d'éléments richement sculptés**.

La distribution des pièces, les grandes baies, la richesse des plafonds à caissons, le raffinement des détails, l'ensemble est la signature originale du maître italien. Si le Château d'Ancy-le-Franc est d'une **conception italienne,** l'architecte a su employer aussi les fruits de la **tradition française** et s'adapter au goût et aux exigences de son commanditaire, Antoine III de Clermont.

Décors

Le Château d'Ancy-le Franc abrite l'une des plus belles collections de **peintures murales des XVIe et XVIIe siècles en France.** De grands **artistes Italiens de l'École de Fontainebleau** viendront décorer les appartements du Grand Seigneur en terre Bourguignonne. Attributions au **Primatice**, Nicolo dell'Abate, Ruggiero de Ruggieri…

Un décor peint sur le thème de l'Antiquité. Rarement autant de scènes antiquisantes et de grotesques italiennes ont été commandées pour une demeure privée à l'époque.

La Chambre des Arts, *La Rhétorique*,
détail de décor du Primatice

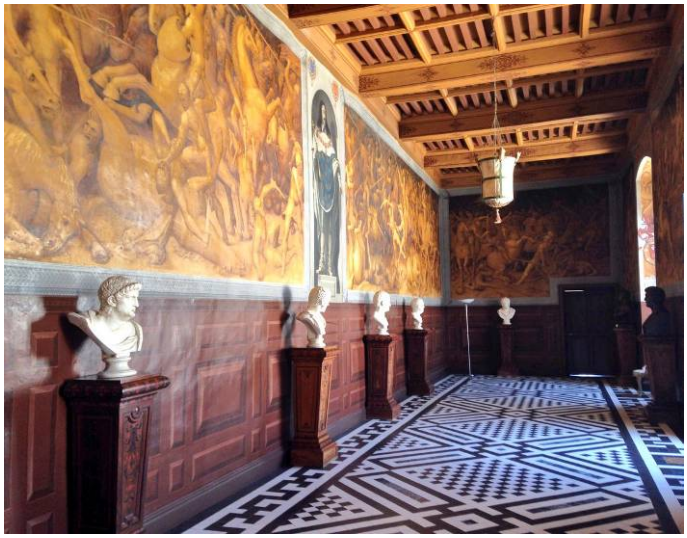
Ces thèmes seront récurrents en France seulement à partir du XVIIe siècle. D'autres décors peints se sont ajoutés à travers les siècles. Une campagne de décoration a été réalisée notamment au XIXe siècle par la famille Clermont-Tonnerre.

Salles

La richesse et la variété de la décoration à Ancy-le-Franc sont uniques et caractéristiques de ce palais de la Renaissance. C'est une **construction française *in costume italiano*** selon la formule de la **Marquise de Sévigné** évoquée dans ses lettres, ce qui lui confère une grande originalité.
La visite guidée permet de découvrir les **appartements magnifiquement décorés** par des peintres bourguignons, flamands et des artistes de l'École de Fontainebleau.

❖ **Le premier étage d'habitation**, dit l'étage noble, est constitué de **trois appartements :** l'appartement du **Roi,** l'appartement de **Madame la Comtesse** et l'appartement du **Comte.**

Dans l'appartement du Roi, le Salon Louvois, détail du plafond à caissons



La Galerie de Pharsale, décor attribué à Nicolò dell'Abbate

La Galerie des Sacrifices, détail du décor

De longues galeries sont ornées de décors à grotesques ou de peintures murales représentant des scènes mythologiques et religieuses. **La Galerie de Pharsale,** servant de pendant à la **Galerie des Sacrifices** et s'ouvrant sur la **Chambre des fleurs,** est considérée comme l'une des pièces maîtresses de l'étage noble : cette galerie de trente-deux mètres de long représente, dans **un camaïeu d'ocres, cette célèbre bataille de l'Antiquité**. Attribuée à **Nicolò dell'Abbate**, une telle représentation demeure unique en France (elle a été récemment restaurée dans toute sa longueur).

Les chambres et cabinets sont dotés de lambris sculptés, de plafonds à caissons exceptionnels, de sols en marbre somptueux.

❖ **Au rez-de-chaussée, La Chambre de Diane** est située dans le pavillon nord-est. Elle abrite un décor peint rarissime du XVIe siècle. La salle constitue l'une des parties privées de l'appartement de la célèbre **Diane de Poitiers,** belle-sœur du commanditaire du château. Le décor est attribué au peintre **Nicolas De Hoey (École de Fontainebleau)**

La Chambre de Diane, détail du décor attribué à Nicolas De Hoey

Parc et Jardins

❖ La Métamorphose des jardins d'Ancy-le-Franc

Situé aux abords du **Canal de Bourgogne** et de l'Armançon, le château est bâti au cœur d'un **vaste parc de 50 hectares**, l'un des plus grands parcs de château de la région. De magnifiques parterres, jardins **à l'anglaise** et **à la française**, petits chemins, pyramide, nombreux cours d'eau et un vaste étang doté d'un îlot avec une **folie** (XVIIIe) offrent un charme délicat à cet espace foisonnant de verdure et de vestiges du temps.

❖ Le jardin à la française

En 1684 lorsque le **Marquis de Louvois** acquiert le château, il entreprend de lui donner le caractère d'une **demeure "Grand Siècle"**. Il ordonne la démolition des vestiges du mur médiéval, au nord-ouest du château, de façon à libérer l'espace pour de vastes communs disposés autour de deux cours.
Pour égaler les grands édifices de l'époque, Louvois commande à **Le Nôtre** d'entourer le château d'un **grand jardin à la française ouvert sur le paysage**. Avec ses magnifiques parterres, ses pelouses, ses fontaines et ses statues, Louvois a tenté de faire d'Ancy-le-Franc **son Versailles particulier**.

Côté nord, le jardin actuel vers la pyramide

❖ Le jardin à l'anglaise

En 1759 le descendant du Marquis de **Louvois**, le **Marquis de Courtanvaux**, transforme les jardins en un parc à l'anglaise. Il fait creuser **un lac artificiel** au sud du bâtiment, avec un **îlot très romantique** sur lequel il fait édifier un **pavillon, fabrique octogonale** destinée à abriter ses idylliques loisirs.
Ce pavillon, nommé ***folie***, est un élégant témoignage de cette période. Il était l'endroit préféré des propriétaires au XVIIIe, lieu duquel on aimait tirer les feux d'artifices.

Côté sud, le jardin à l'anglaise avec la serpentine, la pièce d'eau et l'îlot sur lequel est bâtie la *folie*

❖ Le parterre Ouest (travaux réalisés en 2015-2016)

Cette création inspirée d'anciens plans du XVIIIe est composée d'un **parterre central rond** doté d'une **ancienne fontaine**, entièrement restaurée et remise en eau, avec son **bassin de pierre créé à neuf**, des **allées en pelouse rayonnantes**, des parterres de pelouses bordés de r**osiers par milliers**. Le public a pu découvrir ce jardin dans toute sa splendeur pour la première fois l'été 2017.

❖ Le parterre Est

Une nouvelle création de jardin spectaculaire réalisé d'avril à novembre 2017.
Ce parterre littéralement métamorphosé, d'une ampleur et originalité rares, sur une surface plus de **10 000 m²**, laissée en pelouse depuis des siècles, est un **projet inspiré d'un décor provenant de la Chambre des Fleurs située au premier étage du château.**

La Chambre des fleurs. *Tulipe et anémone*.
Détail des fleurs peintes à la main sur les boiseries, 1620

Quatre tableaux de fleurs sont reproduits et transposés de manière monumentale (agrandis 100 fois), à l'extérieur, dans ce parterre.
Quatre panneaux représentant deux roses, une tulipe et une anémone se détachent d'un fond de pierres blanches (quartz), **encadrés d'une rangée végétale de fusains** *(euonymus japonicus)*.
Des œillets et pétunias constituent les pétales des quatre fleurs géantes, des plants verts pour les tiges et les feuilles.
Chaque tableau est séparé, entouré d'allées bordées de milliers de plantations, avec au fond de la perspective un **majestueux bassin et son grand jet d'eau.**

Le nouveau Parterre Ouest

Nos principales sources et… pour aller plus loin

Ville de Dijon

- Office de Tourisme de Dijon : https://www.destinationdijon.com/
- Villes et pays d'art et d'histoire : http://www.vpah.culture.fr/
- Histoire de Dijon : https://icovil.com/histoire-dijon/

Église Notre-Dame

- https://www.patrimoine-histoire.fr/Patrimoine/Dijon/Dijon-Notre-Dame.htm
- http://notre-dame-dijon.blogspot.com/p/les-sept-tresors-de-notre-dame.html
- http://vitrail.ndoduc.com/vitraux/htm10501/eg_ND@Dijon_TKS.php
- Bertrand Carlier, *La véritable histoire de la chouette de Dijon, Enquête sur l'oiseau le plus mystérieux* de France, Paperone, Dijon, 2017.

Musée des Beaux-arts

- *Le Musée des Beaux-arts de Dijon*, Dossier de l'Art n°269, mai 2019, Editions Faton, Dijon.
- Site officiel du musée : https://beaux-arts.dijon.fr/

Cathédrale Saint-Bénigne

- https://www.patrimoine-histoire.fr/Patrimoine/Dijon/Dijon-Saint-Benigne.htm
- http://www.bourgogneromane.com/edifices/dijon.htm
- https://bourgognemedievale.com/departement-et-pays/cote-dor/grand-dijon/dijon/
- Monuments historiques français : https://monumentum.fr/cathedrale-saint-benigne-pa00112253.html
- http://vitrail.ndoduc.com/vitraux/htm4/eg_StBenigne.htm
- À propos de la vénération pour saint Bénigne : Alain Vauchez*, Du culte des reliques à celui du Précieux Sang, dans Tabularia,* « Études », n° 8, 2008, p. 81-88.
- Le projet de restauration de la crypte : http://www.archipat.fr/projets/rotonde-de-cathedrale-saint-benigne-de-dijon/
- Article du *Bien public* à propos des liens avec l'incendie de Notre-Dame de Paris des 15-16 avril 2019 : https://www.bienpublic.com/edition-dijon-ville/2019/04/18/saint-benigne-a-dijon-petite-soeur-de-notre-dame-de-paris

Musée de la Vie bourguignonne

- Le site officiel du musée : https://vie-bourguignonne.dijon.fr/
- Madeleine Blondel, *Des sensibilités inexplorées : la spiritualité*, La Lettre de l'OCIM, n°54, 1997. Article présentant l'esprit de la réouverture du musée après restauration en 1997.

Château d'Ancy-le-Franc

- Le site officiel du château : https://www.chateau-ancy.com/fr/

Anne Mohr-Leupert et Françoise Byache-Rivas pour *Convivialité en Flandre*
12-14 mars 2020